

## Karine Katia Bénac

Maîtresse de conférences HDR à l'Université des Antilles

[karine.benac@univ-antilles.fr](mailto:karine.benac@univ-antilles.fr)

Karine est chercheuse-artiste féministe protéiforme, maîtresse de conférences HDR (9<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> sections du CNU) en arts du spectacle en Martinique (Université des Antilles) et membre titulaire du LEGS (Université de Paris 8). Elle est poète, artiste-peintre autodidacte, autrice dramatique, clown-chercheuse-performatrice, metteuse en scène. Issue de l'immigration algérienne par son père (danseur et chorégraphe), et de la Réunion par son grand-père maternel engagé dans les Tirailleurs Sénégalais, elle a écrit, conçu, mis en scène et parfois interprété 7 pièces et performances de recherche-crédation avec des étudiant.e.s/doctorantes autour des héritages coloniaux et de leurs enjeux identitaires, politiques, culturels, toutes en ligne sur [manioc.org](http://manioc.org). Depuis 2022 elle s'est lancée dans le seul en scène, avec notamment une conférence-performance clownesque de 45' inspirée de son expérience de plainte pour harcèlement moral au travail (avec condamnation au pénal en 2023), « Le théâtre karibéen : sa troupe, son répertoire, son devenir ». Sa pièce *La Biquette d'El Biar*, qui traite de la transmission intergénérationnelle des traumatismes dans le contexte de la guerre d'Algérie, a été finaliste en 2023 du prix « Le Jardin d'Arlequin ». Elle a été lauréate en 2020 de la Fondation pour La Mémoire de l'Esclavage pour sa pièce de recherche-crédation étudiante, comédie-ballet féministe décoloniale, *Des Veuves créoles* (2022), en ligne sur [manioc.org](http://manioc.org). Elle a créé avec Céline Paringaux sa compagnie en 2023, Kré-Ambule. Elle a ouvert un champ de recherche sur le traitement des stéréotypes raciaux/genrés, les perspectives décoloniales et les rapports sociaux de sexe dans la danse contemporaine en Martinique. Elle est membre du comité de pilotage de la plate-forme [www.matrimoine.art](http://www.matrimoine.art).

## La Biquette d'El Biar, 2022

Pièce inédite, finaliste du prix « Le jardin d'Arlequin »

### Résumé

La mère, femme âgée, impitoyable, qui était institutrice à Alger en 1962, revit sans cesse, dans sa vie quotidienne, le trauma de son arrivée au centre socio-éducatif d'El Biar (quartier d'Alger) le 15 mars 62, alors que l'assassinat des 6 inspecteurs d'Académie par l'OAS venait d'avoir lieu. Sa fille, victime elle-même d'un harcèlement moral au travail, ne peut tout d'abord entendre sa mère. Leurs deux inconscients semblent communiquer par les rêves, mais aucune des deux femmes n'est capable d'écouter l'autre. Un dialogue de sourdes s'instaure, de plus en plus violent. La fille semble subir la transmission intergénérationnelle des violences vécues par sa mère, et les exprime par le recours à l'imaginaire des contes/comptines pour enfants, qui est aussi un cri d'amour lancé à la mère. Le sort de la chèvre, reliant les deux pays, France et Algérie, devient une métaphore des violences faites aux femmes. Le récit de la mère vient trop tard, et ne peut rien réparer. La fille renonce à se battre.

# La Biquette d'El Biar

Karine Katia Bénac  
2022

## **Personnages**

La mère.

La fille.

Jean-Philippe Ould Aoudia rapporte le témoignage du fils d'une des six victimes, à qui on demande si on doit mettre sur les cercueils le drapeau français ou le drapeau algérien. Le fils entend la voix de l'employé : « Docteur, les balles qui les ont tués, elles étaient tricolores non ? »

*Des balles tricolores pour une mort pas indolore. Des balles tricolores tirées par ceux qui déshonorent. Des balles tricolores, bleu, blanc, rouge, un drapeau sur des balles, une main sur le drapeau.*

I

## Séquence 1.

*La mère, une femme qui a l'air perpétuellement révoltée. Pleine de colère et de haine. De temps en temps son visage se détend, comme adouci par un souvenir vague, avant de reprendre sa crispation naturelle.*

La mère, à sa fille : C'est le bordel ici, le bordel. Tu as mis tes affaires partout. Range, enlève ça, je n'y vois rien. Je vais mettre la télé. J'ai déjà mangé, c'est ton problème si tu ne manges pas comme tout le monde. Je vais monter le son, j'entends pas la télé.

*On peut entendre la télé. Le journal télévisé par exemple. Beaucoup de catastrophes, naturelles ou pas, qui nourrissent la mère.*

La mère à sa fille, ou à la télé, dans le vide, on ne sait pas : Voilà, on va tous mourir, c'est comme ça. La guerre en Ukraine, la bombe atomique. On va tous mourir. Il faut que j'arrose le jardin, tout meurt en ce moment. C'est la canicule. Je n'arrête pas d'arroser. Je suis tout le temps emmerdée par quelque chose. La vie est une série d'emmerdements. Personne ne comprend. Regarde, tu as posé ton verre sur le bord de la table, il va tomber. Il va tomber je te dis, pousse-le.

La fille : Non, il va pas tomber.

La mère : Je te dis que si ! (*Sur un ton haineux*) Fais comme tu veux, comme d'habitude. Tu n'écoutes rien.

La fille : Si je t'écoute, c'est toi qui ne m'écoutes pas.

La mère : C'est ça, c'est toujours ma faute... Je vais étendre le linge. Tu as du linge à laver ? Donne-le moi. Après, je vais vider le lave-vaisselle, j'ai beaucoup de boulot, je n'arrête pas, une maison c'est beaucoup de temps et d'argent.

La fille : Je sais, j'ai une maison aussi. Enfin, j'en avais une.

La mère : Tant mieux pour toi. Donne-moi ton linge sale si tu en as.

La fille : Non, j'en ai pas.

La mère : Tu n'as pas de linge sale ? Tu mets tous les jours la même chose alors ?...

Je vais repasser dans la pièce du fond. *Se frottant les jambes*. J'ai chaud, je suis fatiguée.

La fille : Je peux faire ton repassage si tu veux ?

La mère : Non, je préfère le faire moi-même. Tu ne sais pas où sont les affaires. Je vais repasser, et puis faire la cuisine. Il faut bien manger. Toi tu fais ce que tu veux, moi je vais manger. Je me nourris bien moi. Je me fais plaisir. Toi, fais ce que tu veux. Je vais faire du poulet. Tu en mangeras ?

La fille : Tu sais bien que je ne mange plus de viande.

La mère : Je vais faire cuire le poulet, tu feras ce que tu voudras. C'est toujours compliqué avec toi. Moi je vais en manger. Je vais sortir ma cocotte.

La fille : C'est celle qu'on a achetée ensemble au marché ?

La mère : Pas du tout.

La fille : Mais si, je la reconnais, c'est elle !

La mère : Pas du tout je te dis. Celle qu'on a achetée ensemble s'est cassée, le fond m'est resté dans les mains, c'était de la mauvaise qualité. J'en ai achetée une autre. Elle est très bien. Je vais faire le poulet. Avec des oignons et du poivron.

Toi tu ne manges pas comme moi, tu ne fais jamais rien comme les autres. C'est ton problème. Moi je mange comme tout le monde. Tu ne veux rien alors ?

La fille : Non rien, merci. *Regardant dehors.* J'aime bien les petites fleurs qui poussent dans le jardin.

La mère : Il faut tondre, l'herbe est trop haute. Je vais les couper ces fleurs, avec l'herbe, cet après-midi je vais tondre s'il ne fait pas trop chaud. S'il fait trop chaud j'attendrai ce soir. C'est la canicule, on ne peut pas sortir. IL fait chaud, il fait au moins 40 et il est 18 heures ! Je vais faire mon sudoku. Je suis forte au sudoku. Très forte.

## Séquence 2.

La fille, *tenant le livre de sudoku* : Ça me déprime rien que de voir le livre. Les chiffres. Sans les lettres. Sans addition, ni soustraction. Juste des colonnes 1, 2, 3, 4 ! Elle dit toujours que chez elle c'était l'armée, un père sergent-chef. Il fallait se taire à table. Avaler les bonnes manières sans s'étouffer avec. Se tenir droite. Demander l'autorisation pour sortir de table. C'est pour ça que je veux pas me mettre à table avec elle. Ne jamais manger avec elle. Ne pas me tenir droite.

*Elle chantonne quelque chose.*

*La mère entre, plutôt excitée.*

La mère : Qu'est-ce que tu fais avec mon livre de sudoku ? Je croyais que tu n'aimais pas ça ?

La fille : Euh, rien, je regardais où tu en étais.

La mère : Tu as vu, j'ai le niveau 10, c'est le meilleur niveau !

La fille : Euh, non j'ai pas vu, mais tu me l'as déjà dit !

La mère, *sur un ton offensé et offensif* : Ah, excuse-moi de me répéter ! Excuse-moi ! On verra quand tu auras mon âge !

*Elle reprend son livre et se plonge dans les sudokus. Silence.*

La mère : Je t'ai pas dit ! Martine m'a appelée, elle m'a parlé d'un livre sur l'Algérie, qui raconte l'assassinat des six inspecteurs au foyer éducatif, à Alger en 62 !!

La fille, *indifférente* : Des inspecteurs ?

La mère : Oui ! Elle m'a dit que le livre pourrait m'intéresser. Elle sait que j'ai vécu la guerre d'Algérie. Mais j'y étais moi, je les ai vus à El Biar en 62 ! J'étais là, moi, j'y étais !! Je sais comment ça s'est passé !

La fille : Ah !

La mère, *de plus en plus excitée* : Oui. On a discuté au téléphone avec Martine, on a parlé des événements. Je lui ai raconté ce que j'ai vu, elle m'a dit que c'était exactement ce qui était raconté dans le livre ! Que ça s'était passé exactement comme ça !

La fille, *l'air préoccupé* : Ah ! Super que tu puisses discuter de tout ça avec Martine !

*Elle sort.*

La mère, *seule* : Oui j'y étais, je sais comment ça s'est passé. L'OAS qui est arrivée, qui les a fait sortir en les appelant par leur nom, et qui les a mitraillés ! Je les connaissais tous moi !

### Séquence 3.

*La mère, plongée dans son livre de sudokus. La fille entre, l'air un peu hagard.*

La fille : J'ai rêvé qu'on torturait un homme.

La mère : J'ai beaucoup de repassage à faire.

La fille : J'ai rêvé que je le voyais de dos, un autre homme le battait à mort. Il appelait au secours.

La mère : Après le repassage, je vais arroser le jardin. Tout meurt.

La fille : Je cherchais mon portable, je ne le trouvais pas, je voyais qu'il allait mourir, on le frappait de plus en plus fort, c'était horrible, j'étais totalement impuissante !

La mère : Bon, je vais arroser les fleurs. C'est la canicule. Tout va crever si je laisse faire.

La fille, *restée seule* : ça fait plusieurs fois que je fais ce rêve. Parfois l'homme est dans un parking, on lui tire des balles dans le dos. Parfois il court, il tente de s'échapper, on lui tire encore dans le dos. Là, cette nuit, on le frappait à mort. Il était trop maigre, trop impuissant. C'était horrible.

J'en peux plus de ce rêve.

J'en peux plus de ce boulot.

Mais comment faire ?

Hier, il a envoyé un mail à tout le monde. En félicitant l'équipe. Il fait comme s'il n'avait jamais été condamné. Comme si le jugement n'avait pas eu lieu.

Présumé innocent.

J'en peux plus. Je les supporte plus. Ils me dégoûtent. Après tout, s'ils me tiraient dans le dos ce serait mieux. Ce serait terminé. Je ferais plus de cauchemars. Plus besoin d'aller au boulot. J'arriverais dans le parking, le matin. Je me dirais, encore une journée à supporter ça. Quelqu'un m'observerait, caché derrière un arbre. Et quand je m'avancerais vers la sortie, clac, on me tirerait dessus et tout serait terminé. Une balle et tout serait fini.

On me retrouverait dans le parking, avec ma balle dans le dos. On penserait que c'est eux qui ont fait ça. Comme d'habitude ils nieraient tout. On les croirait. L'affaire serait classée. Je n'aurais plus besoin d'aller au boulot.

Droits d'auteur protégés par la SACD – Beaumarchais, numéro de dépôt 000799375 du 22/03/2025

*Elle peut s'allonger par terre en parlant, comme si elle cherchait la meilleure place possible, ou la meilleure position, sans la trouver.*

Ça fait quoi de recevoir une balle dans le dos ? Et de mourir allongée par terre dans un parking ? Est-ce que c'est pire que de devoir suivre une réunion avec mon chef ? est-ce que je souffrirais plus que lorsqu'ils se foutent de ma gueule en riant entre eux ? Est-ce que je mettrais du temps à mourir ? Est-ce que je verrais tout ce qu'ils m'ont fait défiler devant mes yeux ? Paraît que ce sont les bons souvenirs qu'on voit défiler. Mais là, j'ai beau fermer les yeux, rien.

#### **Séquence 4.**

*La mère entre. Elle s'adresse à sa fille toujours couchée par terre.*

La mère : Tu avais laissé ta tasse dehors sur la table hier !

La fille : Oui, j'ai bu ma tisane dehors, hier soir. C'était agréable, il faisait bon.

La mère : Drôle d'idée. En tout cas, ta tasse est restée dehors. Je l'ai lavée. Tu n'avais pas remis la couverture sur le canapé. Il faut la remettre, pour le protéger.

*Un silence. La mère met la couverture sur le canapé, en dérangeant la fille qui se lève.*

*La mère prend un livre et lit.*

La fille : Qu'est-ce que tu lis ?

La mère : Je lis mon histoire.

La fille : Ton histoire ? Tu lis un roman ?

La mère : Non, je lis mon histoire, là, ce qui s'est passé en Algérie !

La fille : Ah ! Encore l'Algérie !

*Un silence.*

La fille : J'ai reçu une convocation pour le tribunal aujourd'hui. L'audience aura lieu le mois prochain. Tu sais, pour ma plainte.

La mère, *l'air distrait* : Très bien, comme ça ils vont arrêter de t'emmerder.

La fille : Ils ne m'emmerdent pas ! C'est autre chose !

La mère, *l'air mauvais, très énergique* : Moi j'ai eu un inspecteur qui m'a beaucoup emmerdée. Il fallait tout le temps faire des rapports, dire ce qu'on faisait, où on allait ! Maintenant que je suis à la retraite, personne ne m'emmerde. C'est bien mieux.

La fille : Oui, bien mieux. Bon, je vais chercher le linge.

La mère : Tu l'as mal étendu. Tu n'as pas mis les pinces à linge.

La fille : C'est pas grave, il n'y a pas de vent.

La mère : Il faut mettre des pinces à linge, c'est mieux. On ne sait jamais. Tu n'étends pas le linge comme moi ! ça ne va pas je te dis ! Bon, laisse, je vais aller le chercher moi-même. Tu ne ferais pas comme il faut.

*La mère prend la bassine des mains de la fille, avec violence.*



*La fille la lâche, après une hésitation. Elle se rassied.*

*La mère sort.*

La fille, *seule* : Cette nuit, j'ai rêvé qu'il était dans une grande boîte noire, qui se relevait très lentement devant moi. C'était très impressionnant. C'est peut-être bon signe, ça va peut-être s'arrêter. Si tout s'arrêtait soudain... je ne reconnaîtrais plus rien. Trouver une nouvelle route pour aller au travail... c'était un autre rêve ça. La route était grande, belle, dégagée, bordée de genêts. Je me disais, c'est extraordinaire, j'ai trouvé une nouvelle route pour aller au travail, je ne la connaissais pas celle-là... J'avais une sourde angoisse, peur de ne plus jamais retrouver cette route, peur de l'avoir trouvée par hasard et qu'elle disparaisse tout d'un coup, comme si je l'avais rêvée, comme si les genêts étaient les traces de ce voyage impossible.

*La mère rentre avec le linge plié dans la bassine.*

La fille : Tu as bien arrosé le jardin ce matin !

La mère : Oui, il faut tout faire ici. Une maison c'est du travail sans arrêt.

La fille : Oui, du travail. Parfois j'aimerais bien rester ici et travailler dans la maison. Tu n'as pas besoin d'une aide-ménagère par hasard ? (*Elle rit, d'un rire forcé. Puis voyant que la mère regarde ailleurs, elle cesse de rire peu à peu.*)

La mère : Je vais aller équeuter les haricots verts. Pour manger avec le poulet. Je vais chercher de l'ail. Tu manges de l'ail toi ?

La fille : Tu as toujours ton médecin ? Tu sais celui qui était sympa ?

La mère : Oui, pourquoi ?

La fille : Je crois que je vais aller le voir. Je me sens pas très bien là. Je peux lui dire que je suis ta fille ?

La mère : Oui évidemment tu peux lui dire. Tu n'as pas l'air malade, pourtant. Moi à ton âge, j'étais en super forme.

*Elle sort.*

*La fille se tait. Elle regarde dans le vide, puis aperçoit le livre laissé par sa mère. Après une hésitation, elle le prend, elle l'ouvre, et lit. La fille lit quelques pages, hésite, repose le livre et sort.*

## **Séquence 5**

La mère : Je me sens fatiguée ce matin. Très fatiguée. Et il y a encore les courses à faire, le repassage. Demain on est lundi, c'est le jour où je fais mon ménage. J'y passe au moins quatre heures, mais après ça tient toute la semaine. Je me demande s'il y a encore des yaourts dans le frigo.

*Elle s'arrête de parler, s'assied et prend le livre, dont elle lit deux ou 3 pages. La fille entre.*

La fille : Bonjour maman.

La mère : Bonjour ma fille.

*La fille s'assoit et attend sans rien dire.*

La fille : Tu as bien dormi ?

La mère : Non, j'ai très mal dormi, je suis très fatiguée.

*Silence.*

La fille : Moi aussi, j'ai encore fait des cauchemars.

La mère : Moi je me souviens jamais de mes rêves.

La fille : J'ai rêvé qu'on me prenait mon bureau. Et aussi que je ne retrouvais plus le chemin du boulot. Je tournais en rond, je paniquais.

La mère : Tu fais toujours de drôles de rêves, toi. Et ça va ton boulot, sinon ?

La fille *hésite* : Euh, faut le dire vite.

La mère *très vite, en regardant ailleurs* : Et ça va ton boulot ?

La fille : Ahah, très drôle. Non ça ne va pas trop, tu sais bien.

*Silence.*

La mère : Quand est-ce que tu retournes au travail ?

La fille : Normalement dans une semaine. Ce sera la fin de mon arrêt de travail.

La mère : Pourquoi tu t'es arrêtée de travailler ?

La fille : Tu le sais bien...

La mère : Tu n'as qu'à ne pas t'occuper d'eux. Faire comme s'ils n'existaient pas.

*Silence.*

*La fille hésite.*

La fille : J'ai feuilleté ton livre hier. Pourquoi tu dis que c'est ton histoire ? Y a aucun rapport avec toi, non ?

La mère : Parce que je travaillais avec eux, je les connaissais tous ces inspecteurs. Je te l'ai dit l'autre jour !

La fille : Ah oui... peut-être... tu les connaissais tous ! Comment ça se fait ?

La mère : Mais je te l'ai déjà dit ! Tu n'écoutes rien quand je te parle !

La fille : Mais je n'ai pas bien compris. Tu pourrais me réexpliquer ?

La mère : Ah non, là c'est l'heure du journal. *Elle allume la télé.*

La fille : Tu préfères regarder le JT que me raconter ton histoire ? Après tu vas dire que je ne t'écoute pas ! Tu pourrais pas pour une fois éteindre la télé !

La mère, *énervée* : Ah mais laisse-moi regarder la télé !

*La fille lui barre la route avec violence.*

La fille : je veux comprendre ce qui s'est passé, explique-moi, sinon... sinon je repars, si on ne peut pas se parler !

La mère : Avec toi il y a toujours des histoires ! Des histoires ! C'est pas moi qui t'ai demandé de venir, si tu ne veux pas me voir, tu ne viens pas ! Là c'est l'heure du journal, je ne vais pas te raconter ça maintenant !

*Elle se plante devant la télé.*

## Séquence 6

La fille, *tenant le livre* : Son histoire ! Elle dit que c'est son histoire. Elle les a vus assassinés, troués, déchirés. Ça ressemble à mon rêve. Le type au dos troué, dans le parking. Je suis en plein rêve. C'est quoi cette histoire ?

*La mère entre.*

La mère : Tu as lu mon histoire ?

La fille : Oui... euh un peu... c'est affreux, ces inspecteurs torturés... paraît que le ministre de l'Éducation Nationale est venu à l'enterrement ?

La mère : Oui, peut-être, je ne sais pas...

La fille : Tu t'en souviens pas ? Tu y étais à l'enterrement ?

La mère : Non, non...

La fille : Pourquoi ? C'étaient tes collègues pourtant !

La mère, *très énervée, criant* : Je te dis qu'on avait peur, on avait peur ! Il était hors de question d'aller à cet enterrement !

La fille, *criant à son tour* : Moi aussi j'ai peur ! J'ai peur tout le temps ! J'ai peur ! Est-ce que tu viendras à mon enterrement si on me met une balle dans le dos dans le parking ?

La mère : Qu'est-ce que tu racontes ? Comment ça une balle dans le dos dans un parking ? Tu es folle ! Ma fille est folle !

La fille : C'est ce qu'ils disent eux aussi, que je suis une folle, une connasse, une idiote ! Continue, c'est ça, t'es sur la bonne route ! Ils ont même dit que j'étais barrée à vie, que ce que j'écris c'est de la merde ! de la merde !

*La mère se tait. La fille aussi.*

*La fille reprend, lentement.*

La fille : Ca t'arrange bien de dire que je suis folle. Ça t'évite de te poser des questions, ou de m'en poser à moi.

La mère : Moi, je ne pose jamais de questions aux gens.

La fille : Je ne suis pas les gens. Je suis ta fille.

La mère : Mais j'y suis pour rien moi si ça ne va pas bien dans ta tête ! Ni à ton travail !

La fille : Non, tu n'y es pour rien, tu as raison.

*Silence.*

La mère : Si tu as un problème au boulot, c'est pas de ma faute. Tu ne me dis rien, je sais même pas quel est ton problème !

La fille : Tu m'as rien demandé ! jamais !

Ils m'ont insultée, ils m'ont mise plus bas que terre. Ils ont dit que j'étais inapte, indigne, ils m'ont mise à l'écart. Pendant les réunions ils se moquaient ouvertement de moi, ou bien ils faisaient des sous-entendus. Et puis ils m'ont ignorée... totalement... Petit à petit, je n'ai plus rien dit. Un jour j'ai cherché à donner mon avis, une des collègues a ricané. Elles ont ri toutes les deux. Je suis restée muette. Je ne pouvais plus bouger, comme si tout s'était arrêté dedans. Mais pas dehors, elles ont continué longtemps, pendant toute la réunion. J'ai cru que ça ne finirait jamais, jamais, je ne sais pas pourquoi je n'ai pas réussi à sortir avant. Avant la fin.

*Silence.*

Droits d'auteur protégés par la SACD – Beaumarchais, numéro de dépôt 000799375 du 22/03/2025

J'ai cru qu'en me faisant toute petite, en supportant, ça allait s'arranger... que si je me montrais gentille, ils allaient s'arrêter. Ils allaient réaliser que je voulais juste faire mon boulot. C'est l'inverse qui s'est produit. Plus je me faisais petite, plus ils prenaient toute la place. Ils ont tout décidé sans moi. Ils m'ont ignorée de plus en plus. Ils me parlaient à peine, ou comme à une enfant avec un sourire condescendant. J'ai essayé de chantonner dans mon coin, comme les enfants, pour me donner du courage... une fois j'ai dit que j'avais mal à la tête et j'ai quitté la réunion... ils se sont tous arrêtés de parler comme si j'avais dit un gros mot, ou même dix gros mots, et ils m'ont suivie des yeux pendant que je sortais, comme si j'étais un animal...

*Silence.*

J'étais contente après. D'avoir osé sortir de la salle, au moins fois. D'avoir laissé entendre que leur discours merdique j'en avais rien à foutre.

Petit à petit j'ai commencé à détester mon boulot. Quand j'y allais, j'avais l'impression que je n'étais plus rien ni personne. Que mon corps allait pourrir là, au pied des murs, brûlé par le soleil. Je peux plus y aller, je ne veux plus y aller, maman, tu entends maman, je ne veux plus y aller.

*Elle s'écroule sur elle-même, ou glisse le long d'un mur jusqu'au sol.*

*Lentement, doucement, puis de plus en plus fort elle chantonne. La chanson peut rester une petite comptine douce malgré tout, ou bien devenir une chanson forcenée, déchaînée :*

La fille : A la pêche aux moules, moules, moules, je ne veux plus y aller maman, les gens de la ville, ville, ville, m'ont pris mon panier maman, les gens de la ville, ville, ville, m'ont pris mon panier maman...

*La fin s'entend comme un gémissement.*

*La mère semble réagir.*

La mère : Ah tu chantes !

*Son visage se détend soudain, elle a l'air presque attendrie.*

La mère : Tu chantais bien quand tu étais petite !

La fille : Ah ?

La mère : Oui, tu chantais tout le temps. Tu aimais beaucoup la chanson de Marie Myriam, là tu sais.

La fille : « L'oiseau et l'enfant » ?

La mère : Oui c'est ça. Tu chantais ça tout le temps, et très bien.

La fille : C'est la première fois que tu me fais un compliment !

La mère, *qui hausse de nouveau le ton* : Comment ça la première fois que je te fais un compliment ? Tu exagères, vraiment, n'importe quoi ! Vaut mieux être sourd que d'entendre ça !

La fille : C'est l'inverse qu'il faut dire !

La mère : Bon, arrête hein, ça suffit maintenant. Et pense à laisser la porte de la salle de bain entrouverte,

La fille : Pour que l'humidité s'en aille, je sais. Et aussi, oui, j'essuie les robinets de la douche avec le chiffon.

*Elle veut poursuivre. Elles s'affrontent du regard. La fille se relève et sort.*

## Séquence 8

*La mère entre.*

*Elle se met à plier le linge qui est dans une bassine. Silence.*

*La fille entre et se sert un café.*

La mère : Ta machine à café, elle fait plein de bruit.

La fille : Oui je sais.

La mère : Il vaut mieux les anciennes cafetières, c'est bien mieux.

*Silence.*

*La fille boit son café.*

La fille : J'aimerais vraiment que tu me racontes. Pour les inspecteurs.

La mère : Je te l'ai dit déjà !

La fille : Oui mais explique encore. Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

La mère, *avec un geste énervé* : Je te l'ai dit ! Je suis arrivée ce matin-là. Parfois je venais dans ce centre, à El Biar. Je les connaissais tous les inspecteurs.

*Elle s'arrête.*

La fille : Et après ?

La mère : Quand je suis arrivée, ça venait juste d'avoir lieu. Je suis entrée dans la cour, il y avait des gens qui couraient, qui criaient...

La fille : Et ?

La mère : J'ai vu les corps, les six corps, couchés là sur le sol... je suis partie en courant... Je les connaissais tous, les six inspecteurs...

La fille : Comment ça se fait que tu les connaissais ? Tu les connaissais bien ? Tu les voyais souvent ?

La mère, *s'énervant* : Je te dis que j'étais institutrice à Alger ! Enfin à l'époque, on disait monitrice. J'étais pas encore institutrice, j'étais monitrice voilà, je les connaissais, je travaillais avec eux ! C'étaient les inspecteurs, tu penses on se connaissait tous ! Je les voyais parfois. Ils ont tous été tués ! Tous les six !

La fille : Pourquoi tu es partie en courant ? Pourquoi tu n'es pas restée ?

La mère, *toujours s'énervant* : J'aurais pu mourir aussi ! Tu imagines ! J'avais peur ! C'était la guerre !

*Silence.*

La fille : Qu'est-ce que tu as fait, après ?

La mère, *énervée* : J'ai demandé une autre école. A Maison-Carrée, un quartier d'Alger.

La fille : C'est là que tu as rencontré Djamilah ?

La mère : Non pas du tout. Je la connaissais déjà.

La fille : Et tu n'as pas parlé avec les gens à El Biar ? Tu les as revus ?

La mère : Longtemps après ! On a beaucoup parlé, on s'est dit plein de choses... Ces inspecteurs, je les connais tous. J'aurais pu être tuée moi aussi, tu t'imagines !

*Silence.*

La mère : Bon, je vais faire cuire le poulet.

*Silence.*

La fille : Mais qu'est-ce que tu as fait après ?

La mère : Après quoi ?

La fille : Juste après, après avoir vu les inspecteurs fusillés ? Tu as continué à travailler ? A aller à l'école ?

La mère, *criant* : Evidemment, j'avais pas le choix ! Qu'est-ce qu'il fallait faire ? Hein, qu'est-ce qu'il fallait faire ? J'étais à Tixeraïn, dans un autre centre socio-éducatif. J'avais une chambre là.

La fille : Mais tu arrivais à faire la classe, à te concentrer ? Tu n'avais pas peur que quelqu'un entre dans ta classe, t'appelle par ton nom et te tue ? Au pied du tableau ?

La mère, *énervée* : Je te l'ai dit, on avait peur tout le temps, c'est pour ça que j'ai demandé une autre école ! Pour me sentir moins seule. Tu me fais répéter. C'est vieux tout ça !

La fille : Mais ensuite, pourquoi tu t'es retrouvée à habiter avec Djamilah ? Vous étiez lesbiennes ?

La mère : Tu dis n'importe quoi ma fille ! Après Tixeraïn, j'ai été nommée à l'école de Maison Carrée... Djamilah aussi...il y avait un seul appartement, on nous a demandé si ça ne nous dérangeait pas d'habiter ensemble. On a dit non, que ça ne nous dérangeait pas...

La Française et l'Arabe, en pleine guerre, c'était dangereux pour les deux ! Mais on s'entendait tellement bien ! C'était formidable !

La fille : Pourquoi tu as voulu rester en Algérie alors, si c'était si dangereux ?

La mère, *toujours énervée* : Mais je ne voulais pas partir ! J'étais bien là-bas ! C'était formidable l'Algérie, je te dis, tu ne peux pas comprendre !

*Un silence.*

La fille : Donc, tu es arrivée dans ce centre, et tu les as vus là, par terre, fusillés ! Et quand tu lis le livre, tu revis ça ! C'est morbide ! Y a des détails horribles !

La mère, *très énervée* : Je te l'ai dit c'est mon histoire ! J'aime bien relire ça, laisse-moi tranquille ! Tu fais ce que tu veux, je fais ce que je veux !

*Silence. La mère se replonge dans ses sudokus.*

La mère : Qu'est-ce qu'on va manger ce soir ? La pizza que tu avais achetée hier soir, elle était dégueulasse. C'est dégueulasse ces trucs, ça vaut pas une vraie pizza.

La fille : C'est pas de ma faute, la pizzeria était fermée.

La mère : Eh bien dans ce cas n'achète rien, c'était dégueulasse !

*La fille sort. La mère, elle prend le livre et le lit.*

## Séquence 9

*La fille entre. La mère est plongée dans ses sudokus.*

La fille : Qu'est-ce que tu fais ?

La mère : Tu le vois bien, je fais mes sudokus. Je suis très forte.

La fille : On ne dit pas « su-do-ku » on dit « soudokou ».

La mère, *énervée* : Oh ça va. Tu fais toujours des...

La fille, *s'énervant aussi* : Histoires, oui je sais ! Je suis bien obligée de faire des histoires, tu ne m'en racontais jamais quand j'étais petite.

La mère : C'est quoi cette histoire ? Je t'en racontais jamais ? Tu dis n'importe quoi, n'importe quoi ! Si je t'écoute, tu es une pauvre malheureuse ! Que sa mère a maltraitée !

La fille, *on sent qu'elle contient sa colère* : Je n'ai pas dit ça.

La mère : Heureusement, heureusement !

La fille, *toujours se contenant* : Mais c'est vrai que tu étais très occupée, et tu ne me lisais pas d'histoires le soir. *Elle enchaîne très vite, comme se concentrant.* Et comment ça s'est passé, après, avec Djamilah ?

La mère : Je t'ai déjà raconté tout ça. Laisse-moi, je fais mon sudoku.

La fille : Elle t'a appris à faire le couscous ?

La mère : Non, cette année-là je n'ai mangé que des biscottes avec du thé.

La fille : Mais pourquoi ?

La mère : Comme ça, j'avais pas envie de cuisiner.

La fille : Ah ! Pas envie de cuisiner ! Tu n'as rien mangé pendant un an alors, après l'histoire d'El Biar ? Tu étais anorexique ?

La mère : Pas du tout, ça n'a aucun rapport. C'est juste que je n'avais pas envie de me faire à manger, c'est tout. Bon, tu veux des courgettes avec le poulet ?

La fille, *faiblement* : Je t'ai dit que je ne mange pas de viande. *Avec plus d'assurance.* Je préférerais des biscottes avec du thé.

*La mère a un geste énervé.*

La mère : Bon tu te feras cuire ce que tu voudras...

*Un silence.*

La mère, *montrant une peau de chèvre au sol* : Tu vois, cette peau de chèvre, je l'ai ramenée d'Alger.

La fille : Pauvre biquette ! J'espère qu'elle l'a vendue cher, sa peau !

*Silence.*

La fille : Ça me rappelle une chanson que je chantais quand j'étais petite...

*Silence.*

La fille : Tu te rappelles ? C'était quelque chose comme (*elle chante*) « Ah tu sortiras, Biquette, biquette, ah tu sortiras de ce chou-là ! » Oui c'est ça, tu te souviens ? J'adorais cette chanson, je la chantais en boucle !!

La mère : Non pas trop, oui peut-être, je sais pas.

La fille, *de plus en plus excitée* : Ça me revient un peu la suite ! « Allons chercher le chien pour qu'il vienne mordre Biquette, et puis... allons chercher le loup pour qu'il vienne manger le chien ! Le loup ne veut pas mordre le chien, le chien ne veut pas mordre Biquette, Biquette ne veut pas sortir du chou, ah tu sortiras, Biquette, Biquette, ah, tu sortiras de ce chou-là ! Ah tu sortiras Biquette Biquette, ah tu sortiras »...

*Elle s'excite en chantant.*

La mère : Bon, ça suffit, arrête avec ta chanson, on va manger.

La fille : Quoi, elle ne te plaît pas cette chanson ? Elle est rigolote non ?

La mère, *l'air méprisant et indifférent à la fois* : Non, pas particulièrement.

La fille : Je croyais que tu trouvais que je chantais bien !

La mère : Y a mieux comme chanson. Je préférerais « L'oiseau et l'enfant ».

La fille : Pas moi. Je préfère l'histoire de Biquette. Ça me parle plus.

## Séquence 10.

*La mère et la fille sont assises et lisent.*

La fille : Qu'est-ce que tu ferais, toi, si tu avais trouvé un chou et qu'un chien voulait te faire sortir de là ?

La mère : Qu'est-ce que tu racontes ? Quel chou ?

La fille : Imagine, tu es la chèvre, tu as trouvé un chou, un gros chou délicieux, plein de feuilles croquantes et juteuses à souhait, et un gros sale clebs à grande gueule veut te déloger en te mordant les fesses, tu fais quoi ?

La mère, *se replongeant dans son sudoku* : Tu dis n'importe quoi !

*La fille se tait un instant, puis reprend.*

La fille : Tu as remarqué que dans l'histoire, la chèvre finit toujours dans la gueule du loup ?

La mère, *très énervée* : Qu'est-ce que tu racontes encore ?

La fille : Oui finalement, si le loup mange le chien qui mord Biquette, on peut supposer que juste après, le loup va aussi manger Biquette !

La mère, *entre rire et colère* : Ma fille est folle, complètement folle.

La fille *regarde la mère, prête à bondir. Finalement elle se rassied* : Tu sais quand j'étais petite tu m'avais offert « La chèvre de M. Seguin », le disque...

La mère, *distracte et sans lever les yeux ni le crayon* : Peut-être... je ne sais pas... je me souviens pas....

La fille : Et c'était horrible. J'écoutais ça toute seule dans ma chambre, et je me demandais pourquoi la chèvre avait essayé de se battre contre le loup, toute la nuit, alors qu'elle savait qu'elle n'avait aucune chance.

*Silence.*

La fille : Moi je crois que j'aurais laissé tomber tout de suite. J'aurais préféré me laisser bouffer rapidement, sans réfléchir. Pas toi ? A quoi bon se battre jusqu'à l'aube, alors qu'on sait qu'on va y passer de toute façon ?

Tu crois que je vais y passer, moi ? Peut-être que je vais me faire bouffer moi aussi ?

D'ailleurs, je suis déjà à moitié bouffée. Tu sais, j'ai plus mes règles.

*Silence.*

La fille : Oui, ça a commencé avant le jugement au Tribunal. On dirait que mes ovaires ne veulent plus fonctionner... Petit à petit, mes règles se sont arrêtées... Tout s'est dérégulé... Cette idée de raconter encore une fois mon histoire devant tout le monde, je supporte plus... j'ai l'impression d'être à poils devant tout le monde, et que tout le monde s'en fiche et me marche dessus... Je suis obligée, tu comprends, (*elle s'énerve en parlant*), je suis obligée à



Droits d'auteur protégés par la SACD – Beaumarchais, numéro de dépôt 000799375 du 22/03/2025

chaque fois de raconter, tous les détails, les injures, tout, j'en peux plus ! (*Elle crie*) J'en peux plus, j'ai plus le courage, plus la force !! (*Elle pleure.*)

*La mère ne répond pas.*

*Silence.*

*La fille se calme peu à peu. Elle reprend le livre en mains et le feuillette.*

La fille : Tu sais, j'ai lu dans ton histoire, que parmi les inspecteurs assassinés, il y avait Mouloud Feraoun.

*La mère ne répond pas.*

La fille : Tu l'avais lu ? A l'époque, tu avais lu ses romans ? à Alger ?

La mère, *Agacée* : Je sais pas. Je ne me souviens pas, c'est trop vieux. J'ai 81 ans. *Souriant légèrement.* Il était très gentil, très gentil !

La fille, *Se levant, tournant autour de la mère, insistant* : Oui, mais quand même ! Mouloud Feraoun ! Tout le monde devait l'avoir lu non ? C'était l'enfant du pays !

La mère : Je t'ai dit que j'ai oublié, ça suffit avec tes histoires ! Tout ça c'est du passé !

La fille : Mais c'est toi qui remets ça sur le tapis, en relisant sans arrêt ce bouquin !

La mère, *haineuse* : Moi ! Mais pas du tout ! C'est toi qui ne fais que parler de ça ! Moi je ne t'emmerde pas avec mes questions ! ça suffit maintenant, allez, vivement que tu t'en ailles ! Mon Dieu Mon Dieu, mieux vaut être sourd que d'entendre ça !

La fille, *se redressant* : Sour-de !

La mère : Quoi, sour-de ?

La fille : Ben oui, tu es une femme, sourde, pas sourd !

La mère, *sarcastique* : Excuse-moi, excuse-moi !

La fille, *sarcastique aussi* : Je t'excuse, je t'excuse !

*Elle sort.*

*La mère regarde autour d'elle et ramasse un pull qui traîne. Son ton est très hargneux.*

Elle met toujours le bazar partout où elle passe. C'est toujours comme ça avec elle. Et cette idée d'aller faire du vélo sans casque ! C'est dangereux ! C'est dangereux ! Comme d'habitude, elle n'écoute rien et elle veut avoir raison ! Elle fait ce qu'elle veut, moi je m'en fiche après tout ! Mais c'est le bazar, je ne retrouve plus rien ! Vivement qu'elle s'en aille !

## Séquence 11

*La mère et la fille boivent le thé et mangent des biscottes.*

La fille : J'ai reçu ma convocation pour la cour d'appel. L'audience aura lieu le mois prochain.

La mère : Tu parles de quoi ?

La fille, *fatiguée* : Tu sais bien, j'ai gagné mon procès, mais il a fait appel... Du coup il y aura l'audience le mois prochain.

Droits d'auteur protégés par la SACD – Beaumarchais, numéro de dépôt 000799375 du 22/03/2025

La mère : Bon, après ils vont peut-être arrêter de t'emmerder.

*La fille regarde sa mère, ouvre la bouche, la referme. Se remet à chantonner.*

La fille : « Allons chercher le feu pour qu'il vienne brûler le bâton »... J'ai écouté toute la comptine... Tu sais, l'histoire de Biquette.

*La mère ne répond pas.*

La fille : C'est le diable qui l'emporte à la fin. Et le boucher fait son boulot de boucher aussi. La chèvre n'a aucune chance.

*Silence.*

La fille : Finalement, c'est peut-être toi qui as raison.

La mère : Quoi, qu'est-ce que tu dis ?

La fille : Il vaut peut-être mieux ne plus parler de tout ça, tout oublier.

La mère : Oui, arrêter de remuer les vieilles histoires.

La fille : Leur laisser leur terrain de jeux...

La mère : Ça fait tellement d'années, tout le monde doit être mort maintenant...

La fille : Ça ne sert à rien de se battre contre des moulins à vent...

La mère : Même Djamilah ne répond plus au téléphone...

La fille : A quoi bon y retourner ?

La mère : Ces biscottes ne sont pas très bonnes..

La fille : Trempe-les dans le thé !

La mère : Ça ne change rien.

La fille : Non, ça ne change rien. Les plus forts restent les plus forts... et peut-être que je suis vraiment folle finalement...

La mère : Je vais encore essayer de l'appeler pour voir...

La fille : Qui ?

La mère : Djamilah ! Je viens de te le dire.

La fille : Ah oui ! Ta copine qui était à Maison-Carrée avec toi !

La mère : La dernière fois que je lui ai parlé, elle se plaignait de son beau-fils. Elle racontait qu'il lui cachait ses provisions et qu'elle n'avait plus rien à manger.

La fille : Et si c'était vrai ? Y a de quoi devenir chèvre, non tu ne crois pas ?

La mère : Bien sûr que non !

La fille : Bien sûr que non quoi ?

La mère : Son beau-fils est très gentil, je le connais moi.

La fille : Il reste des biscottes ? Tu l'as rencontré quand ?

La mère : Oui sûrement, dans le placard. Il y a vingt ans au moins.

La fille : Vingt ans ! Dans le placard ! Elles doivent être immangeables ! Pourquoi ça s'appelle Maison-Carrée ?

La mère : Je sais pas, c'est comme ça.

La fille : Elles sont toutes carrées les maisons c'est ça ?

La mère : J'en sais rien, arrête avec tes questions.

La fille : Mais tu étais institutrice ou pas ? Tu répondais bien aux questions des enfants non ? Pourquoi tu réponds pas à mes questions ?

La mère : Mais je fais que ça, répondre à tes questions !

La fille : Non je trouve pas. C'est comme dans la chanson.

Droits d'auteur protégés par la SACD – Beaumarchais, numéro de dépôt 000799375 du 22/03/2025

La mère : Comment ça comme dans la chanson ?

La fille : Ben, oui, la fille chante, et la mère ne répond jamais. « A la pêche aux moules moules moules, je ne veux plus y aller maman, les gens de la ville ville ville m'ont pris mon panier maman, les gens de la ville ville ville, m'ont pris mon panier maman ». La mère ne répond rien, jamais. Y a pas de suite.

*La fille s'échauffe en parlant. Elle se lève.*

La fille : C'est grave non pourtant ? On lui a pris son panier, elle a dû passer des heures à ramasser ses moules, elle se faisait une joie de les bouffer le soir, avec des frites, et de la crème fraîche, sa mère fait super bien les moules-frites, et voilà, elle s'est fait piquer son repas, et tout le monde s'en fout ! ses copains s'en foutent, les gens de la ville s'en foutent, sa mère s'en fout ! Et c'est qui le gros naze qui a dit que c'était une comptine pour enfants ça ?

La mère : Voilà ! Encore des histoires ! Mon Dieu Mon Dieu, calme-toi ! C'est toujours la même chose avec toi ! Arrête de crier ! Les voisins vont nous entendre ! Il est tard !

*C'est vrai, il est tard. Il fait de plus en plus sombre dehors et dans la maison.*

La fille, *hurlant en direction des voisins* : Mais je m'en fous que les voisins nous entendent ! Les gens de la ville ville ville, si vous m'entendez, sachez que non seulement j'veux pas vous filer mon panier de moules, mais qu'en prime j'en ai ras-le-bol que les biquettes se fassent bouffer, par les loups, les chiens, et tout le reste, putain de merde !

La mère : Mais tais-toi, les voisins vont nous entendre ! Tais-toi !

*Sa mère tente de la faire taire. La fille se débat.*

*Elle attrape la peau de chèvre, se drape dedans et crie de plus en plus fort, alternant un ton cynique avec un ton désespéré.*

La fille : Je sais bien qu'ils veulent me faire la peau. Qu'ils me méprisent. Que j'existe pas pour eux. Mesdames, messieurs, si vous voulez avoir ma peau, faudra passer sur le corps de la biquette ! Faudra m'arracher ce qui me reste de ma dignité. Cette touffe de poils blancs et noirs, c'est la preuve que je suis encore vivante ! Et je préfère lutter jusqu'à l'aube et aller bouffer un chou sur la montagne, que me laisser enfermer dans l'étable de n'importe quel connard.

*Elle s'écroule peu à peu.*

Je veux pas finir trouée dans un parking, je veux pas y retourner, je veux plus y aller, plus jamais ! Je veux pas finir comme tes inspecteurs ! Et c'est ça qu'ils veulent, non, au boulot ? Me faire la peau, me rayer de leur bureau ! Je veux plus y aller ! Plus jamais !

*Elle pleure.*

*Elle reprend son souffle.*

*La mère, l'air fermé, s'est plongé dans ses sudokus.*

Droits d'auteur protégés par la SACD – Beaumarchais, numéro de dépôt 000799375 du 22/03/2025

La fille : Et si on prenait un billet toutes les deux pour Maison-Carrée ? On irait voir si Djamilah est encore là, tu me ferais visiter ton quartier, dis-oui maman, dis-oui s'il te plaît ? *Elle pleure et s'accroche à sa mère.* J'ai jamais visité l'Algérie, je sais même pas à quoi ça ressemble là où tu as vécu, là où tes inspecteurs ont été tués. C'est peut-être eux que je voyais dans mes rêves, tu sais maman ? Cet homme qui se fait buter dans un parking... on les a tués dans une cour... Oui c'est ça... je comprends mieux... Je rêve d'eux toutes les nuits... Ce sont tes cauchemars maman, que je fais toutes les nuits ! Je communique avec toi dans mes rêves ! Ce sont tes images que je vois !...

*Silence. Elle pleure.*

C'est ça que je vois de l'Algérie, juste eux qu'on bute dans un parking ! Allons-y ensemble maman, à El Biar, peut-être que si je vois le parking, j'arrêterai de faire ce cauchemar... S'il te plaît maman...

*La mère repousse sa fille. Elle se lève, allume la lumière et range sa vaisselle, l'air fermé.*

La mère : Tu as hurlé, les voisins ont dû t'entendre. Ils vont nous prendre pour des folles... Ça suffit maintenant tes histoires. Tu me fatigues. Je regrette de t'avoir raconté tout ça. Mon Dieu Mon Dieu, toujours des histoires...

*Elle allume la télé.*

## Séquence 12

*La mère entre. La fille lit un livre en mangeant des biscottes avec du thé. Elle est bien habillée, comme si elle allait travailler.*

La fille : Bonjour maman.

La fille : Bonjour ma fille. Tu pars aujourd'hui alors ?

La fille : Oui. Tout à l'heure.

*Silence.*

La fille ; Je lis les poèmes de Si Mohand, un poète kabyle... édité par Mouloud Feraoun. C'était dans ton placard.

*Silence.*

La fille : C'est drôle, il parle de Maison-Carrée lui aussi.

*La mère ne répond pas.*

La fille : Oui, elle lit : « Voyage de Si Mohan de Maison Carrée à Michelet », c'est le titre d'un poème. Ce Si Mohan c'était un grand poète kabyle il paraît. Tu connais ?

La mère : Non.

*Silence.*

La mère : Tu penseras à prendre le pull que tu as laissé dehors. Il doit être mouillé. Le matin il y a beaucoup de rosée.

La fille : Oui.

La mère : Et attention à ne pas rouler trop vite. On est journée rouge aujourd'hui.

La fille : Oui.

La mère : Djamilah m'a envoyé des dattes d'Algérie. Tu pourras en prendre.

Droits d'auteur protégés par la SACD – Beaumarchais, numéro de dépôt 000799375 du 22/03/2025

La fille : Ah. Elle n'est pas morte alors !

La mère : Tu m'appelleras pour me dire que tu es bien arrivée.

La fille : Oui.

La mère : Tu reprends le boulot bientôt ?

La fille : Oui, bientôt.

*La fille sort. Puis elle revient sans que sa mère la voie, et s'assied par terre. La mère paraît ne pas la voir, ni l'entendre.*

La mère : Je les connaissais tous les inspecteurs. J'ai pris le bus, j'ai traversé Alger. Je sentais les odeurs des olives, j'ai grignoté quelques dattes dans le bus. J'ai souri à une dame. Je suis descendue du bus, j'ai marché dix minutes et je suis arrivée. Je suis entrée dans la cour, il y avait des gens qui couraient, qui criaient.

*Silence.*

La fille : Je vais y aller. Raconter ce qu'on m'a fait. Je me battrais jusqu'au bout. Tant pis si je me fais bouffer à l'arrivée. Ou si on me tire dessus dans un parking. De toute façon je suis déjà à moitié bouffée. J'ai pas la force de rogner ma laisse. Et pour aller où ?

La mère : J'ai vu les corps, les six corps, couchés là sur le sol. Les corps déchiquetés, criblés de sang, perfusés de balles. D'abord je n'ai rien compris. Je suis restée là, sans bouger, à regarder. Je n'ai pas reconnu pas les corps écroulés là, devant le mur. Ni les visages déformés. Au bout d'un long moment de silence stupéfié, de cris incohérents, j'ai fait marche arrière, je suis partie en courant, peut-être en hurlant, je ne sais pas. Mon corps est parti tout seul. J'ai couru, couru jusqu'au prochain arrêt de bus. Je courais, je criais intérieurement, j'étais persuadée que j'allais mourir là, tout de suite, que ça aurait pu être moi...

La fille : Comment on peut faire ça à quelqu'un ? Vous laisser penser que vous n'êtes rien, une rognure... Vous regarder sans vous voir... ne jamais répondre à vos mails...

La mère : Je sais plus comment j'ai trouvé le bus, ni ce que j'ai fait ensuite. J'ai peut-être regagné mon appartement, j'ai bu un verre d'eau, je me suis couchée sur le sol, au plus près de la terre, et j'ai attendu que ça passe. La vision, les cris, la mort...

La fille : Touchée, coulée. Torpillée même...

La mère : C'était à El Biar, en 62...

La fille : C'est tous les jours, c'est tout le temps, j'en rêve toutes les nuits, ils sont partout...

La mère : Je les connaissais tous, les six inspecteurs... je les ai vus là, couchés, la cravate trouée, la chemise rigide, les pieds tordus.

La fille : Si ça continue bientôt j'aurai juste la peau sur les os...

La mère : On a tous pleuré ensemble après... Y en a un qui m'a prise dans ses bras. Un instituteur. Qui me plaisait beaucoup. On a pleuré ensemble. On s'est revus quelques fois. Il était musulman. Ses parents lui avaient trouvé une femme. Je suis partie visiter le sud. Quand je suis revenue, il était marié. On a fait comme si on se connaissait pas. Comme si on s'était jamais vus, jamais pris dans les bras.

La fille : Ils me l'ont dit, tous, que j'ai maigri, que je suis trop maigre...

La mère : J'ai remonté la rue Didouche Mourad. Je me suis acheté un bracelet kabyle. Avec des pierres bleues. La vendeuse m'a dit qu'il était très ancien. Qu'une famille l'avait caché. Qu'on l'avait retrouvé des années après. Qu'il était de grande valeur. Très ancien. J'ai mis

le bracelet et j'ai marché. J'ai téléphoné à Djamilah. Je lui ai dit : « Allo, Djamilah ». J'ai rien pu dire d'autre...

La fille : J'ai rien à répondre à ça... Je peux plus rien avaler... Plus rien ne passe...

La mère : Elle m'a raconté qu'elle avait rencontré un jeune homme et qu'elle était amoureuse. Qu'elle était plus âgée que lui. Ca se faisait pas. Dix ans de plus, tu imagines à l'époque ! Ils ont été très heureux. Enfin lui, il aimait Djamilah. Elle, j'ai jamais su si elle l'aimait vraiment. Je lui ai raconté que je m'étais acheté un bracelet kabyle. Qui avait été caché par une famille, avec d'autres bijoux. Qu'il y avait du monde aux cafés dans la rue Didouche Mourad. Comme s'il s'était rien passé à El Biar. Comme si personne n'était au courant de rien. Elle non plus, elle était au courant de rien...

La fille : Ils font tous comme s'ils n'étaient au courant de rien... Comme s'ils n'avaient rien vu, assisté à rien...ça a été si difficile d'obtenir des témoignages... (*Elle rit un peu, doucement*). Parfois, ils me disent non, je n'ai pas peur, je n'ai peur de rien, mais je n'ai rien vu, désolé, je ne peux pas témoigner, je risquerais d'être poursuivi pour faux témoignage... oui, voilà ce qu'ils répondent le plus souvent, quand ils répondent !...Heureusement, y en a une qui a tout dit, qui a tout débarrassé...

*Puis, pendant que la mère parle, la fille se déshabille et s'allonge sur la peau de chèvre. Aux pieds de sa mère, qui continue de parler puis qui fait ses sudokus, sans jeter un seul regard à sa fille. Peu à peu, la fille et la peau de chèvre se confondent, l'obscurité se fait.*

La mère : Je me demande à quoi ressemble la rue Didouche Mourad maintenant. Tout a dû changer ! Djamilah m'a dit qu'elle est retournée à Maison-Carrée, elle n'a rien reconnu... Où est-il ce bracelet ? J'ai oublié. J'ai dû le mettre quelque part. Il était très beau, bleu. Avec du vert aussi je crois... Il m'allait bien...

La fille : Je me demande quel goût auraient eu les moules, avec de la crème fraîche. On les aurait mangées en famille le soir. On aurait ri et raconté des blagues. On m'aurait félicitée, Djamilah aurait dit qu'elle n'en avait jamais mangé de si bonnes. Elle nous aurait offert des dattes pour le dessert. Des vraies dattes d'Algérie. Comme je n'en aurais jamais mangé avant...

*Elle disparaît sous la peau de chèvre.*

La mère : C'était la belle vie, avec Djamilah, à Maison-Carrée. Je regarderai, demain où est ce bracelet... Là il fait nuit, je vais fermer la maison. Oui, je vais fermer là, pour que personne ne puisse me voir du dehors. J'aime quand tout est fermé le soir, je me sens en sécurité... je me rappelle ce fameux soir avec Djamilah, on a eu peur, on a entendu des bruits, on a cru que c'étaient des rafales de mitraillettes... on s'est serrées l'une contre l'autre dans son lit, si c'était l'OAS elle était morte, si c'était le FLN c'était moi... elle ou moi.. on a fini par s'endormir...c'était rien, il s'est rien passé...personne n'a eu notre peau... personne...